



1

Coup d'envoi

Taper dans un ballon, c'est ce que Dieu nous a appris de mieux. On le lui a bien rendu, en sueur, en prières, mais ça ne suffit pas. J'ai la tête ailleurs, chez nous en Afrique au bord de l'immense fleuve. Sur les rives du Niger, certains m'avaient prédit des étincelles, des étoiles, de l'or au bout des pieds, de la lave sous mes talons. Ils avaient promis les clameurs, les effusions, les danses le long de la ligne de touche, les moments de transe et d'émotion.

Ce soir dans le square Mouloudji, j'attends sur un banc dans le froid de novembre, ayant, dans ma mémoire, déjà perdu les saisons du sorgho, du maïs et du niébé. Comme hier, il me faudra trouver un nouvel abri pour passer la nuit, éviter de me faire agresser. Au Mali, je ne connaissais rien à ce monde de la nuit, ses ombres en goguette, tapies sous les porches sur un matelas de carton. Ces hommes qui titubent, parlent seuls ou au ciel, aux arbres qu'ils croisent sur leur route indécise. La mienne a fréquenté le soleil, du temps où nous posions deux cailloux en travers d'une route pour marquer le territoire, délimiter quelque chose qui pourrait ressembler à l'île aux trésors, le but.

Au Libéria, les enfants rêvaient de devenir weah, le footballeur, le Mister George de Milan et Mèmegžianedn Paris. cadeau, dans Monrovia en ruine, on a offert à ces mitraillettes et des machettes pour découper menu ceuxgamins des présentaient à eux. qui se présentaient à eux.

Ailleurs, on veut imiter les Eperviers du Togo, les coups de tête d'Adebayor à Arsenal et Manchester.

En Côte d'Ivoire, ils n'ont d'yeux que pour la puissance de Didier Drogba, la terreur des surfaces de réparation.

Au Mali, on parle encore de Salif Keita, de l'émotion dans la voix en imaginant sa silhouette féline sur la pelouse de SaintÉtienne ou sur les plages de Marseille et d'Espagne.

Mirages qui nous tiennent au bord des fleuves ou dans la poussière des terrains vagues. Le bonheur, c'est d'aller caresser cette balle molle, extérieur, intérieur du pied, talonnade magique, filer droit au but et puis entendre le cuir fatigué claquer contre le filet imaginaire. Et revenir à la charge, buffles ou gazelles, à la charge et par la grâce d'un rebond capricieux qui nous emmènerait au bout du monde.

Ils y sont allés, à la Coupe du monde, l'année dernière, les vrais, les grands, Blacks Stars du Ghana, Lions indomptables du Cameroun, Fennecs d'Algérie, à Pretoria ou Johannesburg, dans les stades qui se déhanchaient au rythme des tambours et des vuvuzelas «Bafana Bafana», s'époumonaient cent mille voix. Depuis le temps qu'ils voulaient voir jouer les Blancs chez eux. J'ai fait le même rêve, me cherchant des idoles en Europe. Chez nous aussi, là où la misère semble collée à nos mains, nous tapions dans la balle, à toute heure du jour, du crépuscule et même à l'aube par les grandes chaleurs. Puis un jour est arrivé un homme au costume bien tiré, portant des chaussures cirées tout juste sorties de leur boîte. Nous nous sommes arrêtés de jouer pour l'écouter. Il a tiré une caméra de son sac. Nos yeux se sont éclairés.

[...]